

Israël face au terrorisme

*“Bibi, qu’as-tu fait ?”*

*L’attentat du 4 septembre, rue Ben-Yéhouda, à Jérusalem, a fait huit victimes. Parmi celles-ci, Smadar Elhanan, une adolescente de quatorze ans. Cruel paradoxe : son grand-père, le général Mattityahou Peled, un des artisans de la victoire-éclair d’Israël en 1967, devenu pacifiste, comptait parmi les pionniers du dialogue israélo-palestinien. Plongée dans le deuil de sa fille, Mme Nourit Peled-Elhanan, fidèle à l’engagement de son père, accuse, non les Palestiniens, mais la politique du gouvernement de M. Benyamin Nétanyahou.*

par **Nourit Peled-Elhanan**

Ma fille, Smadar, quatorze ans, a été tuée, à la fleur de l’âge, dans l’attentat de la rue piétonne Ben-Yéhouda à Jérusalem, le 4 septembre, à 15 heures. Elle était sortie, avec son amie Sivane, pour acheter un livre. Je lui avais suggéré d’éviter le centre-ville, pour ne pas risquer un attentat. Elle m’a répondu — et ce furent les derniers mots que j’ai entendus d’elle : « *Ne te fais pas de souci, maman, il n’y aura rien.* » Un silence, et quelques secondes plus tard : « *Quelle chance d’avoir des parents comme vous ! Le père de ma copine, Loulou, ne lui laisse pas du tout la liberté de se balader dans le centre. La pauvre. Vous, vous êtes chouettes. Autrement, je serais embêtée.* ». Smadar n’est plus, ni son amie Sivane. Loulou vient souvent chez nous et pleure sans arrêt.

Quelques heures après l’attentat, j’ai vu ma fille à la morgue. Un côté de son visage était complètement brûlé. De l’autre côté, j’ai vu sa bouche ouverte à l’extrême, figée comme dans un cri atroce, insupportable, effrayant. Je garderai cette image-là en mémoire tant que je vivrai. Smadar, le fleuron de notre famille, notre joie permanente, n’est plus parmi nous.

À plusieurs reprises, dans le passé, on m’a posé une question en forme de défi, à moi, la fille de Matti Peled, le combattant pour la paix, qui est passé outre frontières et tabous pour contribuer à une réconciliation historique entre les peuples palestinien et israélien : « *Qu’est-ce que vous diriez si votre fille ou votre fils était tué dans une opération terroriste palestinienne ?* » J’avais l’habitude de rétorquer : « *Je continuerais d’affirmer que la politique désastreuse qui réduit les Palestiniens au désespoir est la source de cette catastrophe. Un tel malheur, s’il devait tomber sur moi, me renforcerait dans ma conviction que seule la coexistence entre les deux peuples mettra fin au cycle de la violence et de la mort d’innocents.* »

Et voilà : la plus monstrueuse parmi les monstruosité qu’on puisse imaginer a frappé notre foyer. Je répète donc aujourd’hui ce que j’ai dit, et avec encore plus de détermination, alors même que mes yeux ruissellent de larmes et que le visage mutilé de Smadar, notre petite et si belle princesse, est toujours là devant moi. Et j’ajoute : c’est la politique du premier ministre, “Bibi” Nétanyahou, qui a amené le malheur dans notre famille.

“Bibi” était, pour moi, un camarade d’école et un ami de jeunesse. Pendant des années, nous avons gardé des liens d’amitié, même après son départ pour les Etats-Unis avec ses parents. Lorsqu’il m’a téléphoné, au soir du jeudi fatidique, pour me présenter ses condoléances, je lui ai dit : “*Bibi, qu’as-tu fait ?*” Il a essayé de se défendre, mais en vain. Car je considère son gouvernement comme coupable, indirectement, de la mort de ma fille et de tous ceux qui ont perdu la vie dans des circonstances similaires. Sa politique est une provocation permanente contre le peuple palestinien. Elle a poussé les kamikazes à commettre ces actes terroristes odieux qui ont coûté la vie à des innocents, dont ma fille Smadar.

Raison de plus pour trouver révoltante la réaction, après chaque opération-suicide palestinienne, de ceux qui, chez nous, ont contribué par leur comportement à ces attentats. Ils disent : « *Vous voyez, ils [les Palestiniens] ne sont qu’une bande d’assassins. On ne peut pas leur faire confiance. La paix avec eux n’est qu’un mirage. Les accords d’Oslo, ajoutent-ils, ne sont qu’un malheur dont il faut se débarrasser.* » Voilà leur logique.

“Bibi” s’est attardé, lors de sa conversation avec moi, sur la bestialité de ces terroristes. S’il savait analyser les événements, au lieu de répéter sans cesse, comme un perroquet, le mot “terreur”, il mesurerait le rôle majeur que joue sa politique dans ces drames où périssent des adolescents comme Smadar et Sivane, dont les parents, français, avaient immigré en Israël un an avant sa naissance... Mais il est tellement prisonnier de ses propres slogans qu’il ne parvient pas à comprendre sa responsabilité dans cet engrenage tragique. Pis : non seulement l’action du gouvernement a incité les extrémistes à commettre ces attentats visant des civils, mais il ne protège pas les citoyens contre eux. Quiconque joue avec le feu devrait d’abord assurer la sécurité de ses compatriotes. Je me sens complètement trahie par ce gouvernement.

Depuis trente ans, Israël a mené une politique désastreuse pour nous comme pour nos voisins. “Nous” avons occupé de vastes territoires, humilié et spolié des hommes et des femmes, détruit des maisons et des cultures. Et, par la force des choses, la riposte est arrivée. On ne peut pas tuer, affamer, boucler dans des enclaves et abaisser tout un peuple sans qu’un jour il explose. C’est la leçon de l’histoire. Mais “Bibi” n’a pas la moindre notion d’histoire.

Pour moi, en tout cas, il n’y a pas de différence entre le terroriste qui a tué ma fille et le soldat israélien qui, en plein bouclage des territoires, n’a pas laissé une Palestinienne enceinte franchir un barrage pour se rendre à l’hôpital, si bien qu’elle a finalement perdu son enfant. Je suis persuadée que si les Palestiniens nous avaient traités comme “nous” les traitons, “nous” aurions semé chez eux une terreur cent fois pire. N’oublions pas que chaque famille palestinienne, ou presque, a sacrifié l’un des siens — tué ou blessé — au cours du demi-siècle de conflit qui oppose nos deux peuples.

Comment devrait réagir un Palestinien dont la maison a été dynamitée par les forces d’occupation ? Des milliers de maisons ont été détruites arbitrairement depuis trente ans dans les territoires occupés, sans parler des villages effacés au lendemain de la guerre de 1967. Et que devrait faire un agriculteur dont les oliviers sont arrachés pour faire place à une colonie juive ? Certains de ces oliviers arrachés ont même été emportés à Jérusalem et replantés — quelle honte ! — sur le terrain qui porte le nom de Martin Luther King...

Qui sait ? Peut-être que le kamikaze qui a tué ma fille pensait à sa jeune sœur dont la maison est vide et qui a faim à cause du blocus ? “Mon” gouvernement est responsable du désespoir qui l’a poussé à cet acte terrible, injustifiable.

Une semaine avant le drame, ma mère m’avait demandé pourquoi nous, moi et mes amies, mères de soldats, nous gardions le silence devant la mort presque quotidienne de soldats israéliens qui tombent au Liban. « *On tire sur vos fils comme sur des moineaux, et vous vous taisez. Comme si cela ne vous concernait pas. Descendez dans la rue, et faites trembler le monde pour arrêter cette tuerie !* » avait-elle dit. Quelques jours avant la mort de Smadar, j’ai décidé, avec des amies, d’adhérer au mouvement de protestation des mères de soldats contre cette folie nationaliste qui sacrifie nos enfants pour rien.

Deux de mes fils sont mobilisés, l’un a vingt ans et l’autre dix-huit, le troisième n’a que cinq ans. Comme chaque mère en Israël, je tremble depuis que l’armée les a enrôlés. J’ai toujours pensé avec effroi qu’ils pouvaient tomber — pour rien — au Liban sud ou dans les territoires occupés. Mais, même dans le pire de mes cauchemars, je n’avais pas imaginé que ce sort affreux, terrifiant et sordide serait réservé à Smadar, cette adolescente qui commençait à peine à fleurir et avait toute la vie devant elle.

Peu avant sa mort, je m’en souviens, elle s’est approchée de moi et, très humblement, m’a dit : « *Maman, je suis déjà grande, mais je n’ai pas encore d’ami. Pourtant il y a un garçon qui me plaît. J’ai appris qu’il nageait à la piscine de l’université. Viens avec moi là-bas, s’il te plaît.* » Nous y sommes allées, et Smadar a montré comme elle nageait bien. Puis — quel bonheur ! — elle a bavardé avec le premier choix de son cœur. Elle lui a dit sa décision d’adhérer au mouvement de jeunesse de La Paix maintenant. Une semaine plus tard, ce jeune homme est venu chez nous avec des camarades de sa classe. Il a pleuré longuement.

Smadar n’aimait pas la polémique, mais elle ne pouvait pas ne pas réagir à une injustice. Ainsi s’opposait-elle à l’une des enseignantes de son lycée, qui tenait des propos racistes contre les Arabes. Elle parlait toujours avec calme et détermination, comme son grand-père. Elle voulait connaître vraiment ce peuple voisin, et, depuis deux ans déjà, elle apprenait l’arabe : elle était fière de ses excellentes notes, nous aussi.

À la maison, les discussions sur la situation politique et la détérioration du processus de paix étaient fréquentes. Smadar y prenait part aussi. Le dialogue est une clé pour l’entente et la réconciliation. Mais pas

le dialogue comme “Bibi” l’entend : son dialogue avec les forces du mal n’est que provocation à des ripostes sanguinaires, lesquelles servent en retour les extrémistes au pouvoir chez nous. D’ailleurs, les désespérés que “Bibi” pousse à agir ne sont pas les émissaires de Yasser Arafat, mais ses adversaires.

À vrai dire, l’actuel gouvernement israélien n’a cessé de provoquer les Palestiniens : il a violé les accords d’Oslo, ouvert le tunnel de la Vieille Ville de Jérusalem — dont personne n’avait besoin, mais que “Bibi” appelait “le rocher de notre existence”, résultat, une centaine de morts —, lancé la construction de la colonie de Har Homa dans la partie orientale de Jérusalem, et maintenant démarré une petite implantation sauvage à Ras El Amoud, au milieu de la population arabe de Jérusalem-Est. C’est la raison pour laquelle tant d’innocents sont morts dans des attentats aveugles. De jeunes vies, brutalement arrêtées, finissent ainsi dans une tombe, couverte de fleurs, sur laquelle proches et amis viennent pleurer. La politique du gouvernement excite les terroristes. Ces derniers sont comme des microbes ou des moustiques. Pourquoi devrais-je me révolter contre eux ? Être fâché contre un microbe ou un moustique n’a aucun sens. Il faut plutôt s’en prendre à celui qui aurait dû vous vacciner contre le microbe ou assécher le marais où vivent les moustiques. Telle est la vérité.

Ce sont nos actes qui engendrent le terrorisme. D’ailleurs, “Bibi” a la mentalité d’un terroriste. Toute sa pensée se concentre dans la confrontation. Pour lui, la paix est un mirage, voire un piège. Il n’a que le mot terrorisme à la bouche. À chaque conversation, dans chaque discours, lors de chaque conférence de presse, il l’utilise. Pour lui, le terrorisme est partout. Mais il ne comprend rien à la nature du phénomène. Aujourd’hui, il a la certitude d’être plus fort que son adversaire palestinien, en qui il voit un ennemi qu’il s’agit d’écraser. D’où cette politique “catastrophique”, comme l’a fort bien qualifiée le ministre français des affaires étrangères, M. Hubert Védrine, car elle risque, hélas ! de conduire dans l’avenir à la destruction de notre pays...

Nous qui l’avons connu personnellement, nous savons que “Bibi” est un extrémiste parmi les extrémistes. C’est un homme du passé. Lorsqu’il entend les mots paix et réconciliation avec les Arabes, il sort son pistolet. Il accusait mon père, partisan de la paix avec les Palestiniens, d’être un agent de l’OLP. Il ajoutait parfois : du KGB... En fait, il est incapable de comprendre comment un homme peut être guidé par des idéaux de paix, et donc de compromis.

Jusqu’à son décès, il y a deux ans, mon père éprouvait pour Smadar un amour sans limite. Peu avant sa disparition, très malade, il lui confiait devant la famille rassemblée : « *Smadar, tu es notre joie, notre espoir. Quel bonheur de t’avoir parmi nous !* » S’il avait été vivant, à l’annonce de la mort de sa petite-fille, il aurait poussé un cri de révolte à bouleverser le monde. Ses mises en garde contre cette politique nationaliste qui nie les droits des autres peuples se sont révélées justes. Si on l’avait écouté, Smadar serait toujours parmi nous, les vivants, et non auprès de lui, au cimetière...

Sur l’un des murs de notre petit salon trône une affiche que mon mari, Rami, graphiste de profession, avait préparée pour les élections législatives de 1988. On y voit la photo d’un beau bébé de trois ans, aux yeux en amande, notre Smadar. Le texte dit : « *Smadar mérite d’avoir plus que le Likoud ne peut donner.* » Puis : « *La domination des territoires arabes occupés est dangereuse pour la sécurité de nos enfants.* » À l’époque, cette affiche a été publiée en bonne place dans les journaux. Presque dix ans plus tard, la photo de Smadar, déjà adolescente, réapparaît dans les journaux, cette fois ornée d’un cadre noir. Ma fille méritait une vie paisible, mais le Likoud est aux affaires...

Mon cœur saigne. Pour arrêter cet abominable cycle de provocations, de haine, de sang et de destructions, il faut mettre un terme à ce pouvoir dangereux et irresponsable qui joue avec notre vie, avec le sort de nos enfants, avec l’avenir de notre pays. Si l’on n’arrête pas cette folie, les flammes de la guerre consumeront tout.